

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages :

Session : 2024

Épreuve de : Culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Sujet : Sois sage, ô ma violence

Bertolt Brecht dans l'Opéra Katsios a le souhait d'instaurer une distance entre le spectateur et la représentation, distanciation qui permet au public d'être plus lucide, prenant conscience que la scène qui se joue lui est extérieure. Et si Brecht nous révélait notre rapport à notre propre violence ? N'est-elle pas cette scène qui se joue et que nous souhaitons extérioriser, contrôler, calmer ? N'est-elle pas cette part en nous que nous scrutons en la niant, et en l'extériorisant ? N'est-elle pas cet opéra intérieur que nous refusons de nous incorporer ?

La citation « Sois sage, ô ma violence » ou plutôt l'imjonction en dit long sur le rapport anthropologique à la violence. Elle se présente comme ordre, ordre à nous même, ou plutôt ordre à notre violence. Car ici, la violence est personnifiée, extraite de l'individu, à l'image du petit diable qui lévite autour de nous, nous tentant à commettre une mauvaise action. Et le « Ô » souligne une certaine hauteur de la violence, qui est ici représentée comme une figure presque tutélaire, une sorte de divinité que l'on implure, comme lorsque l'on dit « Ô mon Dieu ». Le « ma » cherche ici à caractériser cette violence et à la faire mienne. Seulement, il réside une subtilité : si elle est mienne, elle n'est pas foncièrement moi. Comme un objet que je possède, j'y impose ma marque sans pour autant que celle-ci m'impose la sienne. Une fois que le récepteur de l'imjonction a été défini, qu'en est-il de cet ordre : « sois sage » ? On l'utilise généralement pour éduquer l'intelligence morale d'un enfant, en lui défendant d'être

irrespectueux ou impudique. Mais appliquée à la violence, c'est ici que cet ordre pose problème. A-t-il pour but d'interdire toute expression de "ma" violence ? Ou a-t-il pour but de mesurer ma violence ? On dit de plus cela lorsque l'on ne se reconnaît plus, comme cette phrase que l'on se répète : « comment as-tu pu faire cela ? ». On se détache de sa responsabilité en parlant à un alter ego, en seariant finalement comme violence. Ainsi pouvons-nous nous interroger : ma violence, est-elle cet autre sur lequel je n'ai aucune emprise, ou n'est-ce que ma honte qui me la rend si différente ?

Ma violence, c'est celle que je n'accepte pas et que je tente de refouler en lui imposant d'être sage, en la traitant comme une composante de moi. Cependant, si cette violence m'est si étrangère, me suis-je pas en fait soumis à elle, ne suis-je pas que l'outil de celle-ci qui s'impose comme ordre de toute chose ? Finalement, il est sans doute dangereux de la considérer comme étrangère, car nous devons répondre de nos actes, et privilégier le « sois sage » en resubjectivant la violence.

Dans les thèses contractualistes, les violences individuelles ne peuvent être, dans l'atteinte d'une paix sociale. Ainsi, nous sommes plutôt tentés de dire : « soyez sages, ô nos violences ». Comme le dit Hobbes, dans Le Léviathan, c'est bien par un accord commun dans lequel chacun confère « sa violence » que les hommes sont capables de coexister en évitant la guerre de tous contre tous. D'ailleurs, même le souverain doit y prêter allégeance, sans peine d'être considéré comme un tyran et de ne plus pouvoir légitimer son droit à l'usage de la violence. Chacun accepte donc de donner sa violence dans le processus de création d'une société de paix. Ce sont par des décisions individuelles que le collectif prend forme, c'est parce que chacun s'impose à donner sa violence que la société naît. Machiavel évoque aussi la sagesse dont doit faire preuve le Prince, qui ne peut

basculer dans le mal complet. Il doit bien "rendre sa violence sage", la raisonner, la mesurer. Ainsi, la violence est bien cette chose dont nous ne voulons pas, ou dont nous usons judicieusement, sagement.

Collective, la violence est aussi la cause d'un combat intérieur. Dans un souci moral, chacun souhaite la refouler dans ce processus d'inhibition dont parle Benjamin Libet. En la violence, c'est cette animalité que je souhaite m'amputer. Georges Bataille dans Érotisme énumère les différents tabous de la société. Et il nous explique que l'homme agit sa violence pour se séparer de l'animal. Par exemple, les interdits sexuels permettent une répartition entre les choses permises ou non, l'inceste est banni en ce qu'il brise les règles sociales et encourage le désordre. De même, dans la civilisation des mœurs, Norbert Elias explique que l'homme a camouflé sa violence, et a dompté son animalité. Il paraît agacé, en impatience. La violence, c'est celle qui existe, mais celle dont l'existence doit être cachée voire niée. Elle est toujours là, mais plus diffuse, plus discrète. Le grand nombre de censures témoigne d'un rejet à la violence. Le Marquis de Sade par exemple incarne l'antipode de la citation. Ici, la violence est revendiquée comme identité, comme liberté fondamentale. Le marquis de Sade vient questionner cette volonté de nous refouler. Il fut en prison après avoir obéi lors de certains rapports charnels de blasphémer. Dès que la violence n'est plus sage, dès qu'elle s'apparente à une folie, elle est de suite enterrée.

Si la violence est ce que l'individu n'accepte pas, dans un but social ou moral, elle peut toutefois s'imposer comme moyen. Mais elle est cependant raisonnée si tel est le cas. Weber dans Le savant et le politique souligne la nécessité d'une certaine sagesse chez le souverain. Car s'il doit faire usage de la violence pour assurer que le contrat social soit respecté, il doit aussi s'assurer de sa propre survie et de la conservation de sa légitimité. C'est pourquoi, la violence doit toujours être sage ou du moins être perçue comme telle. Le secret d'État, c'est bien ce qui corrobore l'idée selon laquelle la violence excessive, déraisonnée, c'est celle qui menace l'ordre établi et qui attise les volontés de rébellion. Le secret, c'est d'après son étymologie secere ce que l'on "sépare", car si la violence n'est pas sage, si la violence n'est pas moralement et raisonnablement employée, alors elle ne sera pas acceptée. Aussi, la violence c'est ce que l'on

voyait pas possible d'être, ce qui relève non pas de l'Homme mais d'une puissance bien extérieure. L'ordalie par exemple, le supplice ou l'exorcisme permettaient justement de s'assurer que la violence ne soit plus présente dans l'être qui était « possédé », comme si on lui disait « sois sage, occupe de toi ».

Ainsi, la violence c'est ce que l'on bannit, qu'on proscriit. Individuellement ou collectivement, elle n'est pas souhaitable, elle fait peur. Seulement, à en voir notre raisonnement, il semble que la violence soit alors considérée comme cet autre, cette force démesurée de l'ordre de la pulsion, au pire, d'un autre ordre que celui humain. La violence, c'est l'expression d'une inhumanité, de ce qui nie l'Homme. Ainsi, la violence, serait-elle comme l'indique le sujet cet autre auquel j'im'adresse, que j'implaure? La violence, est elle cette nécessité, le moteur qui me fait avancer sans que je puisse le contrôler?

Nous pouvons alors revenir sur la thèse hobbesienne. Nous sommes partis du postulat que des décisions individuelles découlent d'une décision collective. Seulement, n'est-il pas envisageable de retourner cette chronologie? Si la décision collective précède toute décision individuelle, celle-ci, est-elle existante? Et si ma violence est celle que je pense contrôler et agir en société, ne serait-elle pas plutôt des forces coercitives extérieures qui m'obligent à en faire autant? Ainsi, est-ce "moi" qui dit « sois sage, ô ma violence » ou est-ce le souverain qui me dit « sois sage »? Autrement dit, on se dirait alors à soi-même d'assagir notre violence sans vraiment prendre la décision, car elle-ci revient en fin de compte aux mains des juges qui me puniront si je ne le fais pas. Cette réflexion peut d'ailleurs être reliée au débat entre Socrate et Calliclès. En effet, si le fort m'a aucune force coercitive pour le contraindre à rester sage, il m'a selon Calliclès aucune raison de se restreindre. L'Homme n'est « pas cet être débonnaire » pour reprendre le propos de Freud dans Talaise de la culture. On pourrait même soutenir que la violence est cet invariant anthropologique,

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages :

Session : 2024

Épreuve de : Culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

cette nécessité cosmique (Aristote). Ainsi, il serait juste de parler de ma violence comme objet de nécessité qui défie la contingence et donc mon libre arbitre. Devant elle, on ne peut alors que l'implorer avec ce « ô », comme devant celui qui d'une simple décision peut nous enlever la vie. Je ne peux que la supplier, la supplier de suivre mon commandement. Il est d'ailleurs étonnant de supplier sa violence. On supplie plutôt l'autre de ne pas en faire usage. Mais la violence pose justement problème avant même qu'elle se soit exercée, une querelle chez son acteur, ou d'abord son détenteur.

Ma violence, c'est aussi celle qui ne me définit pas. Parler de "ma violence" n'est pas pareil que parler de "moi". Il est en effet difficile de passer de l'acte violent à une caractérisation fondamentale de l'individu. Foucault dit bien qu'il est problématique de passer de l'acte illégal au « spectre de l'inamendable ». Nietzsche s'accorde aussi à dire que l'acte ne peut pas absolutiser un individu. Sinon, quelle place à l'erreur dans nos sociétés ? Ainsi, en plus de sa nécessité, de son « débordement sur notre être » (comme le disait Beynon bien qu'il traite du rire), la violence ne peut pas nous définir, elle est certes nôtre, mais n'est pas nous. La violence est souvent décrite comme un empatement, une mise hors de soi. Il y a du mystère dans cette relation entre le sujet et sa violence. La citation proposée pourrait aussi insister sur la tentation que la violence représente. Nous ne voulons pas y céder. Mais un excès de temps en temps ne donne pas l'allure

générale, ne nous donne pas à savoir qui est cet individu qui fit usage de la violence. Par exemple, lorsque Jacquelines Sauvage se fait gracier par François Hollande, c'est bien parce que son acte a été dévoté de sa personne, que sa violence n'a pas été sage comme elle l'espérait. Et pour cause, les coups de son ancien compagnon l'ont selon elle mise dans un état de trans. La machine l'a emportée sur l'être, la violence l'a emportée sur la non-violence, la nécessité de survie l'a emportée sur la contingence de son acte. En bref, si la violence est ce auquel je peine tant à m'identifier, c'est bien parce qu'elle peine à me caractériser. Elle est juste "ma" violence car elle émane de mon corps, mais elle n'est pas moi.

On peut même contester le postulat d'une appartenance qu'à la violence. La violence exercée par mon corps n'est pas nécessairement mienne. Pise, il existe bien des violences sans sujet qui viennent confirmer cette nécessité tragique qu'incarne la violence. Par exemple, Nilman Parry a lancé dans l'université américaine de Yale une expérience. Des professeurs devaient sous l'ordre de la direction exposer un élève à des chocs électriques pour qu'il ne fasse plus d'erreur. Les professeurs ont expliqué après l'expérience qu'ils ne se reconnaissaient plus, emprisonnés dans leur fonction de professeur qui devait obéir à l'institution. Ici, "ma violence" n'est même plus mienne, elle est le résultat de la décision d'un autre. Cependant, cette perception pose problème, et nous allons l'aborder.

Pour revenir au sujet, nous avons vu que ma violence, parfois bien d'être vraiment mienne comme expression de mon libre arbitre, ne peut donc qu'être implorée pour se taire ou suivre notre volonté. Ainsi, nous aurions plutôt tendance à enlever le « ma » pour ne garder que « sois sage, ô violence », pour que la violence soit dépersonnalisée ou tout au moins désresponsabilisée. Cependant, on y voit là un problème, voir un danger. Si la violence que j'exerce par mon corps n'est extérieure, comme

alors responsabiliser l'acte dans un devoir de justice ? Si "ma violence" n'est que "violence", qui est le coupable ? Nous voyons donc là tout l'enjeu du sujet. Si je parle de ma violence à la troisième personne du singulier, je ne peux pas répondre à mon acte et me responsabiliser. Il faudrait donc prôner une reobjectivation de la violence par plutôt dire "Sois sage".

Dans notre système pénal moderne, nous nous devons pour rendre justice de désigner le "qui" de "qui est violent". Eichmann, bien qu'il ait obéi à des ordres est responsable de l'une des plus grandes boucheries que le monde ait connu. Lors de son procès, Hannah Arendt souligne cette difficulté qu'elle a à le qualifier d'inhumain, car Eichmann était un être banal, sans aucun charisme. Ainsi, cela souligne encore une fois ce problème dans l'établissement d'un lien clair et univoque entre l'être violent et la violence elle-même. Dans cette banalité du mal, « ma violence » peut donc surgir à tout instant, et je me dois de l'en empêcher. Bien sûr encore, je dois moi-même m'empêcher d'être violent, en incarnant pleinement mon acte. Et c'est aussi ce que Günther Anders prône dans son œuvre L'obsession de l'homme. Alors que les progrès technologiques n'en finissent plus, nous « construisons des mondes que nous ne pouvons même plus nous imaginer ». Anders invite à se réapproprier nos potentialités violentes. Arendt pense que l'éducation en est un bon moyen. Apprendre à se responsabiliser, c'est reconnaître ma violence et ce que je suis forcément, un être possiblement violent.

D'autres philosophes ou philologues comme Nietzsche soulignent cette nécessité de l'accepter comme être violent. En effet, dans notre monde, chaque homme, chaque être, chaque chose doit de se frayer un chemin pour exister. Dans ces croisements de forces opposées repose un ordre. L'homme pour exister doit s'imposer comme être existant, qui a certains besoins qu'il doit combler. A l'image des thèses newaunistes, l'homme doit s'arrêter de ses besoins vitaux, d'une propriété suffisante. Il doit s'arrêter son élan vital, son *conatus* comme disait Spinoza. Ils'agit donc ici de

remettre en question la citation. Il est plus sage de s'approprier sa violence dans une acceptation qui permet de mieux vivre avec. Nietzsche pense même qu'il faut se laisser envahir d'elle, puis mieux la capter et la canaliser. En la refoulant la rend pas sage, mais excessive. Erika dans La Pianiste de Kluge a justement tant refoulé ses émotions, d'abord à cause de sa mère puis ensuite toute seule qu'elle a exacerbé cette violence en elle, qui sera la cause du malheur dans sa relation avec Walter. Ainsi, ma violence n'est jamais extérieure. En essayant de la chasser, elle revient, et même s'intensifie. C'est un flux qui nous constitue, qu'il faut accepter.

Ainsi, comment repérer la violence dans nos sociétés si celle-ci doit être domée à tout prix? Comment se l'approprier tout en la rendant sage? Comme à l'image de la fatigue que chacun peut ressentir après une longue journée de travail, la fatigue ne pose pas de problème de concentration si c'est une fatigue qui se sait. Appliquée à la violence, la violence est d'autant moins dévastatrice si celle-ci se sait, et se sait comme potentialité qui nous est inhérente. Alors, il faudrait plutôt se dire « sois sage » en unissant le « moi » à sa violence. C'est d'ailleurs ce que John Locke souligne en parlant de tolérance. La tolérance en société n'est pas le fait d'aimer hypocritement son prochain mais de l'accepter. Ainsi, on ne nie pas la colère, la violence que l'on ressent face à un individu que l'on déteste, on en prend conscience et on l'accepte, tantôt la violence que l'on éprouve, tantôt les aspérités et les points de divergence qui ne font haïr cet individu. Le sage, c'est en fait celui qui parvient à faire une introspection sur lui-même, qui ne se nie pas, et qui se connaît pleinement.

Ainsi, si nous avons tendance à ne plus nous reconnaître dans un acte qui nous semble étranger de par sa cruauté, si nous évoquons la violence comme une violence qui nous est extérieure et si nous la refoulons comme faisant partie de nous, nous pouvons bien dire « Sois sage, ô ma violence ». Mais dans cette distanciation et cette désresponsabilisation, la violence, désincarnée, ne trouve

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 9

Session : 2024

Épreuve de : Culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

plus d'auteur, de coupable. Pire, le coupable se nie comme être de violence. Ainsi, le danger réside dans cet usage de la troisième personne du singulier. Même si l'impératif « sois » est à saluer, puisque rempli d'espoir il laisse supposer l'existence d'un libre arbitre, d'un pouvoir qu'a l'homme sur la violence, il n'est pas moins dangereux qu'il se sépare de son acte. Ainsi, ayant établi des pistes de réflexion, on peut conclure qu'il est nécessaire de resubjectiver la violence pour que l'acte soit incarné d'une subjectivité qui ne se nie plus comme violence. Est sage celui qui se reconnaît comme potentiellement violent, et qui ne se soumet pas à la tragédie de la violence, à un fatalisme qui pourrait légitimer ses actions violentes.